

SERIE NOIRE - A Paulette

Dimanche matin, six heures. La sonnerie du téléphone retentit. Véronique bondit pour répondre sans même regarder le nom qui s'affiche. Elle sait... Elle vient de passer une nuit blanche à attendre cet appel. Au bout du fil, sa nièce :

« Allo Véro ? C'est Marie, tu m'avais demandé de te prévenir à n'importe quelle heure, alors, je sais qu'il est tôt, mais l'état de maman s'est encore aggravé, l'hôpital vient d'appeler. - J'arrive, parvient tout juste à murmurer sa tante, la voix étranglée par l'émotion... »

Véronique court se préparer, aveuglée par les larmes. Elle sait malheureusement trop cruellement ce que signifie ce coup de téléphone. Elle s'apprête à perdre sa troisième sœur, l'aînée, le pilier de la famille... Au passage, elle secoue son mari qui s'était rendormi après la sonnerie du téléphone. Elle cherche ses bras, elle a besoin de sa chaleur et de sa force, avant d'affronter l'épreuve qui l'attend. Il aimerait l'accompagner, mais sa femme lui demande de rester à la maison avec leur fils. Elle ne lui dit pas, mais à ce moment précis, sans savoir vraiment pourquoi, elle préfère être seule. Machinalement et l'esprit déjà ailleurs, elle lui glisse quelques consignes : prévenir Adrien en douceur, même si elle sait que le choc sera violent, aller voter tous les deux sans l'attendre, penser à rappeler sa mère qui lui a laissé deux messages la veille. Puis, elle descend les trois étages en courant et saute dans sa voiture pour rejoindre en moins d'une heure elle l'espère ses deux neveux et sa nièce qui l'attendent. Et surtout sa sœur, qui s'apprête à les quitter pour un long voyage, en solitaire...

Depuis quatre mois, depuis l'annonce de ce terrible verdict, le temps semble arrêté. Tous sont dans cette attente insupportable, ils savent depuis le premier jour qu'aucun espoir n'est permis. Il faut dire que sa sœur a tout fait pour cacher son état à ses proches. Un pilier n'a pas le droit de s'écrouler, alors, quand elle détecte une grosseur à son sein trois ans plus tôt, elle n'en parle pas. Elle se dit qu'à soixante-dix-sept ans, elle en a bien le droit. Elle fait ce qu'on pourrait appeler un « déni de cancer ». Bien sûr, la tumeur grossit, mais Paulette ignore sa progression, et continue sa vie de mamie très active, rythmée par les repas de famille et les activités de ses petits-enfants. Pareille à une invasion, la maladie se propage sournoisement partout, n'épargnant aucun espace. Poumons, estomac, peau, os, cerveau, cette sœur si vaillante se retrouve infestée de tumeurs et de métastases. Le jour de son hospitalisation, elle avoue à ses enfants qu'elle leur a caché ce qui la rongeaient depuis des mois. Pour ne pas les inquiéter... Il y avait toujours une bonne raison pour repousser ce moment : un anniversaire à préparer, l'arrivée de la fête des mères, les vacances ou Noël.

A la confirmation du verdict, deux semaines avant Noël, tous les symptômes apparaissent en quelques jours. Ses os deviennent si fragiles qu'ils s'effritent par endroit, provoquant des douleurs effroyables. Paulette abandonne son masque pour laisser place aux premiers stigmates de cette maladie. Un rictus de souffrance se pose sur son beau visage. La peau à peine balayée de quelques rides se tire sur les pommettes. Ses yeux d'un vert étincelant perdent tout leur éclat et se cernent de bistre sur la peau si blanche. Paulette fond à vue d'œil. Quand Véronique arrive pour lui rendre visite la première fois, elle croit d'abord s'être trompée de chambre. Cette petite chose recroquevillée au fond d'un lit, décoiffée et sans maquillage ne peut pas être sa sœur, si tonique et tellement coquette. Véronique recule d'un pas, mais la malade ouvre les yeux et sourit, ne laissant plus aucun doute à sa petite sœur. Alors, celle-ci s'approche et l'embrasse avec douceur, la gorge serrée, ne sachant que dire. Paulette lui avoue aussitôt, d'un air ennuyé :

« Oh, j'ai fait des bêtises, je le sais, ce n'était pas très malin de ma part... mes enfants m'ont passé un sacré savon... »

- Parce qu'ils sont en colère après ta maladie, pas après toi... Je ne vais pas te juger, je ne sais pas ce que j'aurais fait à ta place et à ton âge, et on ne peut pas revenir en arrière. »

Paulette sourit légèrement, un peu rassurée. Cette conversation semble déjà l'avoir épuisée, et elle s'assoupit quelques minutes. Véronique s'installe sur la chaise près de sa sœur, et celle-ci rouvre les yeux. Elle demande l'heure et ne se souvient pas avoir mangé le midi. Véronique aperçoit effectivement le plateau-repas intact posé à côté d'elle. Avec les deux bras immobilisés, Véronique doute que sa sœur puisse se débrouiller seule. Elle lui propose donc de l'aider à prendre son repas, mais Paulette refuse faiblement, certainement gênée. Véronique insiste patiemment, cherchant les bons arguments :

« Ecoute Paulette, tu es mon aînée de vingt-cinq ans, mais tu m'as fait manger plus d'une fois dans ma vie quand je n'y arrivais pas seule. Alors aujourd'hui, c'est à mon tour de t'aider, c'est logique, non ? Et ça ne me dérange pas du tout... »

Paulette se laisse convaincre, et sa petite sœur la nourrit tout en lui donnant des nouvelles de ses enfants pour faire diversion. Cette inversion des rôles serre le cœur de Véronique. Sa sœur, pilier de la famille, devenue si vulnérable, et elle, la plus jeune, devenue si forte... La malade a peu d'appétit, et laisse les trois quarts de son repas sur le plateau. Elle réclame ensuite des photos à sa petite sœur, et Véronique sort son iPhone pour lui faire plaisir. Pendant quelques minutes, elles s'extasient sur leurs petites-nièces, que Paulette ne connaît qu'en images. Une brunette en Bretagne et quatre blondinettes à Toulouse, toutes les cinq adorables, âgées de quelques mois à dix ans. Puis, la fille de Paulette arrive et Véronique s'éclipse quelques minutes plus tard pour ne pas fatiguer sa sœur et repart, en larmes. Au fil des semaines, chaque visite est un peu plus pénible, l'état de Paulette se dégrade, elle souffre le martyr mais ne se plaint même pas. Elle accepte son sort, résignée, comme pour se punir de ne pas d'être soignée plus tôt... Jusqu'à ce dimanche matin d'avril...

Quand Véronique arrive dans la chambre occupée par sa sœur, elle comprend que tout est terminé, Paulette vient de rendre son dernier souffle. Ce qui reste de son pauvre corps meurtri et rongé par la maladie git au milieu du lit. Vision indécente, insupportable et irréelle de celle qui fût autrefois un pilier pour tous. Véronique détourne son regard, certaine que sa sœur n'aurait pas aimé qu'elle la voit comme ça. Elle serre ses neveux et sa nièce dans ses bras, puis se recueille avec eux auprès de cette sœur qu'elle aime tant. Les enfants de Paulette demandent à leur tante de les accompagner dans les démarches et dans l'organisation des funérailles. Celle-ci comprend qu'ils sont complètement perdus. Leur mère a toujours géré tout ce qu'elle pouvait pour les soulager au cours de leur vie. Véronique accepte. Puis elle repart vers son refuge quelques heures, le temps de reprendre des forces et de voter, avant de retourner auprès de sa nièce qui l'attend. Les jours suivants sont tristes et gris. Dans un tiroir chez Paulette, ils découvrent une liste de personnes à prévenir, et de ceux qui seront interdits de séjour à son enterrement. Tout comme leur sœur Françoise avant elle, Paulette a tout prévu pour protéger la plus jeune, et les larmes roulent sur ses joues face à cette découverte... Deux cérémonies sont préparées, une en région parisienne, et une autre en Normandie, où Paulette sera enterrée auprès de son mari qui l'attend là-bas.

Le vendredi arrive, beaucoup trop vite. Après avoir revêtu des tenues appropriées, Véronique, ses deux fils et son mari se mettent tristement en route. Ils s'arrêtent devant cette église de banlieue, plantée à l'orée de la forêt, au point le plus culminant de la ville. Mais personne n'apprécie son charme aujourd'hui, celle-ci renferme trop de souvenirs tristes. De nombreux membres de la famille reposent déjà dans le cimetière qui l'entoure. La gorge serrée, Véronique et son mari échangent quelques mots avec les quelques personnes sur place avant eux. Soudain, son frère Michel arrive à pieds, seul. Véronique s'est préparée

à cette rencontre, son neveu l'ayant prévenue qu'il serait là. La dernière fois qu'elle l'a vu, c'était à l'enterrement de leur père, sept ans plus tôt. Elle avait refusé de lui dire bonjour, il avait insisté, et prononcé ces paroles fatales :

« Enfin Véro, est-ce qu'aujourd'hui tu pourrais oublier tes rancœurs et me dire bonjour ? Tu es toujours ma petite sœur ! Pour papa... ça lui aurait fait tellement plaisir...

- Oublier mes rancœurs ? Mais où étais-tu quand Adrien allait si mal, et nous aussi ? Tu soutenais ton autre sœur, complice de son pédophile de mari et aussi détraquée que lui ! » Véronique était hors d'elle ! Les deux pervers visés par ces paroles avaient reculé de trois pas, la peur dans les yeux. Mais son frère avait insisté encore :

« Il y a prescription, non ? L'oubli, ça existe...

- Mais on n'oublie jamais... Tu confonds avec le pardon, mais comme ils continuent à vous mentir à tous, ils ne sont pas pardonnables. Et toi non plus... Tu n'es plus mon frère depuis que tu nous as tourné le dos ! avait hurlé Véronique, étranglée par la colère et l'émotion. » Puis, elle l'avait délibérément ignoré, et soigneusement évité au moment de partir à la fin de la cérémonie, se jurant de ne plus jamais lui adresser la parole.

Elle a donc imaginé cent fois la scène de ces retrouvailles avec son frère.

« S'il s'approche, je lui tourne le dos, je ne veux pas d'esclandre, par respect pour Paulette et ses enfants. A l'enterrement de mon père, j'ai dit ce que j'avais sur le cœur, et j'en avais le droit ! La rupture est définitive. Je ne saluerai ni son arrivée, ni son départ. »

Mais quand elle aperçoit son frère, son cœur se serre malgré elle. La démarche mal assurée, une canne à la main, le dos voûté, les cheveux rares et blanchis, il paraît bien plus que soixante-cinq ans. Il est malade, un cancer le ronge lui aussi, mais il n'y pas que ça. La monture de ses lunettes entoure des verres d'une épaisseur impressionnante, la canne est blanche... Il est en train de perdre la vue, peut-être une maladie dégénérative ? Des tremblements discrets semblent agiter tout son corps... Parkinson ? A la vue de ce frère malade, toutes ses résolutions s'envolent. Un lien fraternel très fort les unissait avant qu'ils ne se déchirent. Elle va le perdre lui aussi. Après ses trois sœurs, il sera peut-être le suivant. Son frère s'approche de très près pour la reconnaître, se penche, et... Ils tombent dans les bras l'un de l'autre, en larmes. Michel serre sa sœur, ne la lâche pas, et murmure dans un bégaiement à peine perceptible :

« Véro... tu m'as manqué... je regrette tellement tout ce qui s'est passé... »

Sa sœur est bien trop émue pour répondre, et un peu gênée par toute cette affection dont elle n'a pas l'habitude dans cette famille qui n'est plus la sienne. Elle sent le regard désapprouvateur de son mari, mais elle ne peut contrôler cette émotion. Les sentiments ne se commandent pas, le pardon non plus. Un ami lui a expliqué un jour que le pardon ne se décidait pas. Un jour, dans une circonstance bien particulière, on s'apercevait qu'on avait pardonné. Elle n'avait pas voulu croire à cette affirmation, mais elle admet aujourd'hui que cet homme plein de bon sens avait raison... Tandis que son mari recule pour éviter le frère de sa femme, les deux fils de Véronique s'approchent, et après un instant d'hésitation, serrent la main de cet oncle qu'ils connaissent à peine. Puis, tous deux rejoignent avec leur maman le reste de la famille. Son mari ne lui fait aucun reproche, lui entoure même les épaules de son bras protecteur quand il la sent s'effondrer un peu sous le poids des émotions cumulées. L'arrivée du convoi au même instant est un moment pénible qui rappelle à chacun la douloureuse réalité.

Véronique et son frère n'échangent pas un mot de plus jusqu'à la fin de la cérémonie, ne se font aucune promesse non plus. Ils se disent au revoir très pudiquement, puis sa sœur le regarde s'éloigner avec sa canne, un peu émue, se retenant pour ne pas le raccompagner

à la gare. Elle sait qu'elle ne le reverra probablement jamais, mais son cœur est un peu plus léger... Le retour en voiture est mélancolique et silencieux. Arrivés chez eux, Véronique s'installe avec ses deux fils et son mari pour manger rapidement et sans grand appétit avant que l'aîné ne reparte chez lui. Michel reste muet, mais Adrien rassure sa maman :

« Tu as bien fait d'embrasser ton frère, on ne doit pas se tromper de coupable. C'est pour ça que je lui ai serré la main, ce n'est pas lui le pire... »

Son frère Sébastien renchérit, lui aussi a voulu serrer la main de cet oncle, pour montrer à sa maman qu'il approuvait son attitude, il a vu la peine dans les yeux de celle-ci. Véronique admire une fois de plus ses deux fils qu'elle aime tant, et qui sont parfois plus adultes que leurs parents. Ils trouvent toujours les mots justes au moment opportun. Après les avoir écoutés, son mari finit par hocher tristement la tête en signe d'approbation. Véronique leur sourit, les yeux humides. Puis, elle pense à sa fille qui sera là mardi à leurs côtés, elle n'a pas pu se libérer ce vendredi. Et soudain, celle-ci lui manque terriblement. Dans les moments difficiles, Véronique a besoin de ce cocon qu'ils forment tous les cinq.

La cérémonie du mardi est encore plus éprouvante puisqu'elle se termine dans le petit cimetière Normand qui va devenir la dernière demeure de Paulette. A la sortie, Véronique ne s'arrête pas devant le registre des condoléances. Elle n'a jamais aimé y déposer un mot, ne sachant comment résumer en quelques lignes le fond de son cœur. Mais son neveu Thierry l'attrape par la manche, et Véronique se retrouve avec un stylo dans la main sous le regard suppliant de son neveu. Il se justifie entre quelques larmes :

« S'il te plait, toi, tu sauras écrire autre chose que des banalités ou des niaiseries... Tes enfants aussi ont laissé un mot... »

Alors, Véronique commence par lire les quelques lignes écrites en lettres dorées.

« Dans nos cœurs pour toujours », « On ne l'oubliera jamais », « courage à vous »... Pour les banalités et les niaiseries, son neveu avait peut-être raison. Ses enfants y ont en effet laissé une trace également, un seul mot qui arrache encore quelques sanglots à leur maman quand elle en mesure l'importance: « Merci... ». Elle sait tout ce qu'ils ont voulu exprimer à travers ce simple mot : merci de nous avoir toujours soutenus, merci de nous avoir portés quand nous étions trop faibles, merci d'avoir été celle que tu étais... Véronique réfléchit longuement, avant d'écrire : « La grandeur de l'âme n'est pas proportionnelle à la taille d'un être humain... un mètre cinquante et pourtant une très grande dame... ». Elle sait que ces lignes arracheront au moins un sourire aux enfants de Paulette quand ils les liront. Tous l'ont si souvent taquinée sur sa petite taille et la longueur de ses jambes.

La petite réunion de famille qui suit les apaise un peu. Les plus jeunes se rapprochent de Véronique, et celle-ci trouve la force de les reconforter. Son cœur est meurtri, mais encore suffisamment grand pour tous les accueillir. Une fois les premiers convives partis, les enfants de Paulette se penchent sur le registre des condoléances. Arrivés à la dernière ligne, tous trois relèvent la tête et sourient à leur tante. Thierry lui souffle un simple merci, mais qui en dit long sur les liens qui se sont renforcés entre eux au fil des derniers mois.

Cette sœur si bienveillante va également devenir un souvenir qu'ils devront tous apprivoiser. Des images surgiront sans prévenir, douloureuses ou apaisantes suivant les jours. Les petits-enfants de Paulette seront demandeurs d'anecdotes qui serviront à entretenir cette petite flamme au fond de leurs cœurs.

Véronique espère que cette série noire va faire une longue pause à présent.

Véronique Armor

Mai 2017